

NUIT D'ÉTÉ

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches !

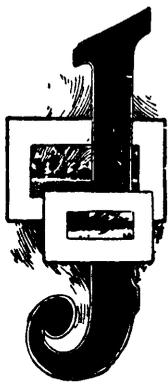
O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguit le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas.
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !

PAUL BOURGET.



REPENTIR



LES Duchet pouvait avoir vingt-cinq ans ; mais une calvitie précoce, des traits fatigués et une pâleur maladive le vieillissaient considérablement. Il avait d'ailleurs dans le regard une expression de tristesse qui donnait à sa physionomie sympathique un cachet de souffrance morale. Bien qu'encre au matin de la vie, il avait dû déjà traverser des orages au souffle desquels s'étaient envolés, avec son bonheur, les insouciances et les vivacités de la jeunesse. Des souvenirs douloureux — tragiques peut-être, —

semblaient par moments secouer tout son être. Il y avait, à coup sûr, quelque secret poignant dans son existence tourmentée.

Duchet était arrivé à la Nouvelle-Orléans dépourvu de ressources, et en sa qualité d'indigent, avait sollicité l'aide d'une société française de charité dont l'auteur de ce véridique récit était alors président. Quelques secours, accompagnés d'un accueil cordial, nous valurent sa confiance, mais sans parvenir à lui rendre la gaieté.

Un jour, Duchet, plus sombre encore que d'ordinaire, se présente à notre bureau, et, après s'être assuré qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait recueillir ses paroles :

— Je viens, nous dit-il, vous faire des confidences graves. Peut-être, lorsque vous m'aurez entendu, aurai-je perdu votre estime ; peut-être me jugerez-vous indigne de votre bienveillance, mais du moins, en m'épénchant, j'aurai dans une certaine mesure soulagé ma conscience d'un poids qui m'écrase, d'un remords qui me rend le plus misérable des hommes.

— Veuillez, ajouta-t-il d'une voix tremblante, écouter le récit de mon crime ; car c'est un crime que j'ai commis. Vous déciderez ensuite de mon sort. . . je ne tiendrai plus à la vie.

— Je suis né à S. . . , petit village des Vosges. J'avais pour compagne de mon enfance une jolie voisine, deux ans plus jeune que moi. Nos jeux au milieu des champs, sous l'œil attendri de nos mères, veuves toutes deux, firent notre bonheur jusqu'à l'âge où l'école nous réclama. Mes études m'obligèrent à quitter le toit paternel ; mais j'y revenais une fois l'an, à mes vacances, et à chacune de mes visites j'y retrouvais ma chère Marguerite, qui, de son côté, fréquentait une pension du voisinage.

— Notre affection mutuelle restait toujours aussi

vive. Avec quelle joie nous reprenions nos ébats, si longtemps interrompus par notre éloignement ! Mais nous grandissions, et ce qui d'abord n'avait été qu'une bonne et franche amitié prit, avec les années, le caractère d'un sentiment plus doux qui devait naturellement aboutir à notre mariage.

— Permettez-moi de glisser sur nos innocentes amours. Je ne puis songer, sans un serrement de cœur, à cette époque si heureuse de ma vie. . .

— Nos désirs étaient, d'ailleurs, partagés par nos mères. D'avance, elles se réjouissaient de l'union projetée de leurs enfants, — les seuls que la mort ne leur eût pas enlevés, — et qui devaient, selon l'expression populaire, leur servir de bâton de vieillesse, tout en leur ménageant la joie de voir s'ajouter à leur petite famille une nouvelle génération.

— Notre mariage fut définitivement fixé à l'année suivante. Pour un événement de cette importance, on se prépare de loin dans nos campagnes. Tandis que les mamans s'entretenaient du trousseau et des mille détails du futur ménage, Marguerite et moi, penchés l'un vers l'autre, les yeux perdus dans le ciel bleu, nous nous murmurions à l'oreille toutes nos impatiences de bonheur. Les jours d'attente nous semblaient doubles, et pour avancer la grande date, nous aurions, sans regret, consenti à voir abrégé notre existence. . . Extase qui, pour moi, ne devait pas avoir de lendemain !

* *

— C'était en 1870. Je touchais à ma vingt-et-unième année. La France envahie appelait toute la jeunesse sous les armes. Comme tous mes amis du village, je me sentis pris d'une véritable fureur patriotique. Bien qu'exempté du service militaire, étant fils unique de veuve, je suppliai ma mère de me permettre d'aller défendre mon pays. Ma résolution pouvait briser mon avenir ; elle pouvait terminer d'une façon tragique mes projets de félicité ; mais toute hésitation me semblait interdite en face de l'immense calamité qui frappait notre chère France ! . . .

— Je m'arrachai avec douleur, mais résolument, des bras de ma mère éplorée. Marguerite aussi versa des larmes. Les dangers que j'allais courir désolaient ma charmante fiancée, que son désespoir rendait encore plus chère et plus belle à mes yeux. Elle m'attacha au cou une médaille de la Vierge, en me disant :

— Cette image te portera bonheur. . . Va, puisque tu le veux ; mais reviens vite, je t'attends !

— Un dernier et chaste baiser scella nos serments de tendresse et de fidélité.

— Je partis en compagnie de cinq jeunes villageois, parmi lesquels figurait Jacques Dormont, un camarade de collège, épris, lui aussi, de Marguerite, mais qui jusqu'alors n'avait montré que très discrètement sa passion. Son amitié pour moi, prétendait-il, lui faisait vaincre son amour.

— Tous nous fîmes enrôlés dans le même régiment, et chacun de nous ne songea plus qu'à faire son devoir.

* *

— Je ne vous raconterai pas nos combats où, pour ma part, je reçus deux légères blessures. Je ne vous dirai pas, non plus, nos privations et nos fatigues. J'ai hâte d'arriver à la fin de ma triste histoire.

— Tout l'héroïsme de nos soldats aboutit, comme on sait, à la capitulation de Sedan. Notre régiment, avec le reste de l'armée, vaincue par la trahison, — encore plus que par l'ennemi, — s'en alla prisonnier en Allemagne.

— Je me retrouvai avec Jacques dans une casemate de la forteresse de W. . . Nos quatre autres villageois étaient restés sur les champs de bataille. . . Que n'eus-je le même sort !

— A peine installés dans notre étroit, humide et sombre logement, nous commençâmes, mon camarade et moi, à élaborer un plan d'évasion.

— La guerre se continuait. La France pouvait utiliser nos bras et nos poitrines. L'espoir d'un triomphe final pour elle n'avait pas encore absolument disparu. C'était notre avis ; c'était le mien, dans tous les cas. Je voulais recommencer la

lutte et ne demander qu'après la victoire à Marguerite la récompense de mon dévouement à la patrie.

— Et puis, la brutalité des soldats allemands à notre garde nous faisait vivement désirer de ne plus vivre en leur désagréable compagnie.

— Notre petit complot avait des chances de succès. Nous avions étudié les habitudes des sentinelles et constaté dans le service certaines irrégularités. Les heures des rondes, la direction des patrouilles avaient été soigneusement notées. Des nuits sans lune vinrent se joindre à nos probabilités de réussite.

— Ne pouvant songer à percer les formidables parois de la forteresse, il fut convenu que nous profiterions d'un relâchement de vigilance pour nous glisser hors de notre casemate et tenter, à la faveur de l'obscurité, de parvenir sur les remparts. Pour la descente, nos ceintures rouges de villageois que nous avions dissimulées sous l'uniforme, devaient être d'un précieux secours, — tout au moins pour l'un de nous deux.

— L'heure de la délivrance nous parut enfin avoir sonné. C'était vers deux heures du matin. Les ténèbres étaient opaques. Le pas lourd et cadencé des factionnaires ne se faisait plus entendre. — "Voici le moment ; . . . courage !" dis-je tout bas, à mon ami Jacques. Nous parvîmes, sans être découverts, sur le parapet, et aucun soldat n'était en vue.

— Mais là nous attendait une difficulté grave. Où attacher nos ceintures ? Le parapet n'offrait aucune saillie propre à cet usage. Cependant les minutes étaient précieuses. Le bruit lointain des rondes arrivait jusqu'à nous. A tout instant, nous pouvions être surpris. Sauter des remparts très élevés, c'était faire un plongeon dans la mort. L'un de nous devait se sacrifier. J'étais le plus agile et le plus robuste. Je proposai à mon camarade de l'aider à descendre au moyen de nos deux ceintures nouées bout à bout, et dont j'enroulerais autour de mon poignet l'une des extrémités. Jacques accepta mon idée avec un empressement qui d'abord me parut tout naturel. En ce qui me concernait, j'espérais que les aspérités assez accentuées du mur, et les petites ouvertures qui se trouvaient sur mon passage, me fourniraient des points d'appui suffisants, sinon pour arriver au sol, au moins pour amortir ma chute.

— Jacques parvint, sain et sauf, au fossé extérieur : il était libre. A mon tour, je commençai ma descente ; mais j'avais trop présumé de mes forces. Mes doigts meurtris et saignants lâchèrent prise ; je tombai, comme une masse, au pied du mur, étourdi par ma chute, et une jambe fracturée.

— Le bruit de mon corps s'aplatissant sur le sol, le cri involontaire que m'arracha la douleur, donnèrent l'éveil à la sentinelle, qui déchargea son arme dans ma direction. A cette détonation, le poste accourut ; on fit jouer les éclaireurs électriques, et je ne tardai pas à être découvert. Je fus réintégré, sans connaissance, dans la casemate ; puis, à la vue de ma jambe pendante, transporté à l'infirmerie.

— Lorsque je repris mes sens, le chirurgien, qui parlait français, me déclara qu'il fallait m'amputer, et m'indiqua du doigt les outils prêts à me mordre les chairs.

— Docteur, lui répondis-je, je préfère mourir. La seule prière que je vous adresse, c'est de ne pas chercher à prolonger mes souffrances en allongeant ma vie. Faites-moi grâce de vos remèdes, comme de vos instruments de torture. Plutôt mort qu'infirme !

— Le chirurgien garda le silence, et réfléchit un moment. Il procéda à un nouvel examen ; puis, sur un signe de lui, je vis un de ses aides apporter un appareil de fracture. Mon sang froid m'avait sauvé la jambe. Trois mois de soins me remirent sur pied. Le docteur, qui d'abord m'avait paru si cruel, me procura dans la suite que je m'étais mépris sur la nature de ses sentiments.

— Mais la justice militaire — qui n'est pas tendre et qui ne perd jamais ses droits — m'attendait à ma guérison. Je m'entendis condamner à six mois de forteresse, "d'abord, disait l'arrêt, pour avoir essayé de me soustraire à ma captivité, en-